

BIBLIOGRAPHIE.

Henri Strentz. — **Le Regard d'Ambre**, poèmes. — Paris, Sansot et Cie, 1 vol. fr. 3.50.

M. Strentz est un poète réaliste d'un incontestable mérite. J'estime grandement l'auteur et j'aime infiniment ses vers.

Henri Strentz a passé son enfance à rêver, à flâner dans les profondes forêts, les grasses prairies, sur les bords des ruisseaux de son pays natal, faisant des orgies de soleil flamboyant et de ciel bleu, inclinant un regard curieux et attendri sur les bêtes. Il aime comme un frère le chien qui lui lèche les mains en fermant les paupières. . . contemple les bœufs blancs, dont la grosse encolure aux plis lourds bat la dure usure des genoux, s'arrête, fasciné, devant le regard jaune de la chèvre, devant le pouvoir insidieux de cette barre sombre en le blond de ses yeux: L'âme de Strentz s'apparente à celle du François Fabié de la Poésie des Bêtes.

Il a rendu admirablement le pittoresque de sa terre natale, dont il a retenu le sens des couleurs, des parfums, l'harmonie voluptueuse. Le poète a le souvenir nostalgique du jardin de sa prime enfance. Ce qu'il chante le mieux, c'est la Forêt. Il en a la hantise. Les meilleures poésies de la première et de la quatrième partie, d'un réalisme si délicat, sont consacrés aux enchantements des profondeurs vertes. Sur les hauteurs de Montmartre il invoque la Forêt profonde :

... Là, loin de l'infini de ton souffle chanteur,
Une destinée âcre, en des troupeaux de prudes,
M'a donné le conseil des lâches servitudes
Où l'on baisse le front, où l'on hait, où l'on meurt!

Mais je n'ai rien perdu de ma ferveur nature:
Forêt, mon cœur bondit d'un fol espoir, hanté!
Car l'ardeur m'est restée aussi pure, aussi vive,
Qu'aux premiers jours du monde où ta joie a chanté!